

Canadian Association of Latin American and Caribbean Studies

Review

Reviewed Work(s): A Brief History of Central America by HECTOR PÉREZ-BRIGNOLI;
Power in the Isthmus: A Political History of Modern Central America by JAMES
DUNKERLEY

Review by: CLAUDE MORIN

Source: *Canadian Journal of Latin American and Caribbean Studies / Revue canadienne des études latino-américaines et caraïbes*, Vol. 16, No. 32 (1991), pp. 110-115

Published by: Taylor & Francis, Ltd. on behalf of Canadian Association of Latin American and Caribbean Studies

Stable URL: <https://www.jstor.org/stable/41800682>

Accessed: 03-10-2020 19:50 UTC

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <https://about.jstor.org/terms>



JSTOR

Taylor & Francis, Ltd., Canadian Association of Latin American and Caribbean Studies are collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Canadian Journal of Latin American and Caribbean Studies / Revue canadienne des études latino-américaines et caraïbes*

conscious and subconscious. In this interrelationship dreams become not only a manifestation of the creative, poetic imagination in full flight, but also of man's unexplored underside, of the fragility of the mind. It is almost as if what is conceived of as insanity is not an aberration, but the other polarity of the mind. So sanity and insanity work together with the imagination to give man and his relationship with the physical and metaphysical worlds that fascinating and altogether compelling tension.

Readers who have cut their teeth on novels which rigidly adhere to the classical elements of plot will not like *Eva the Fugitive*. The narrative's unfocused randomness, however, is studied: it mirrors the uncontrollable spontaneity of existence, indeed the randomness of the universe itself. Those readers, however, who are prepared to surrender themselves to the novel's abruptly shifting visions, to the spontaneity of the narrator's surrealistic encounters with Eve, following them not only into "a world of closed spaces," but also along whatever chthonian paths they take, will find the journey rewarding.

HECTOR PÉREZ-BRIGNOLI

A Brief History of Central America

Berkeley: University of California Press, 1989. pp. XVI+223.

JAMES DUNKERLEY

Power in the Isthmus: A Political History of Modern Central America

London: Verso, 1988. pp. XV+691.

CLAUDE MORIN, Université de Montréal

A la disette a succédé l'abondance. La crise a placé l'Amérique centrale dans le collimateur des politiciens et des universitaires. Etant donné la prolifération des ouvrages il est difficile de repérer des valeurs sûres, des oeuvres qui analysent les sociétés centre-américaines pour elles-mêmes et qui mettent vraiment en perspective la dernière décennie, celle qui accapare trop exclusivement l'attention des auteurs et des politiciens. Voici deux livres qui constituent, chacun à sa façon, une excellente introduction aux racines d'une crise dont la résolution est d'autant plus compliquée qu'elle a germé dans le long terme.

Pérez-Brignoli offre la synthèse la mieux équilibrée et la plus succincte qu'il m'ait été donné de lire. L'essentiel y est dit en six chapitres qui nous conduisent du cadre physique et humain jusqu'à la "crise actuelle" qu'ils concourent à éclairer, au terme d'une remontée à travers cinq siècles. Ce que ce parcours historique reconstitue avec le plus de vigueur c'est d'abord la tension entre la réalité d'une fragmentation et l'idéal unitaire. L'échec de la "Fédération de l'Amérique centrale" a beau ressortir de plusieurs causes, le projet unioniste se mue, après 1839, en une utopie mobilisatrice, prétexte à des ingérences répétées. L'auteur n'en conclut pas moins que l'unité est devenue une nécessité économique, géopolitique et culturelle. Sa perspective

régionale donne encore plus de relief à cette idée qui se trouve confortée par une histoire commune vécue à cinq. L'absence de diversification économique constitue un autre trait durable. Les cycles se sont succédé, métaux, cacao et indigo se relayant jusque vers 1850, quand débutent les cycles du café et de la banane. Les économies sont demeurées vulnérables aux fluctuations d'une demande limitée pour l'essentiel à ces produits-desserts. Le plat de résistance consiste en la mise à jour du contraste entre les programmes politiques libéraux et la réalité sociale. La crise actuelle résulte de la faillite d'un modèle de contrôle social mis en place au siècle dernier et fondé sur des exclusions en cascade. La vie politique a été un long "monologue" au sein d'une élite, marqué par la violence (coups d'Etat), la fraude électorale, l'état d'urgence, qui visait des adversaires ou des rivaux plus que des ennemis. La dictature figura comme une nécessité du système oligarchique afin de maîtriser les conflits internes entre les factions et de contenir les nouveaux venus. Le gouvernement idéal aurait été une république formée de notables alternant dans les divers postes, comme au El Salvador, entre 1898 et 1931.

L'origine de la crise actuelle est aussi faite d'occasions ratées. D'abord au lendemain de la Deuxième Guerre Mondiale, les classes dirigeantes acceptent du bout des lèvres des changements qu'elles jugent correspondre au nouveau contexte. Les nouvelles lois et institutions ne voient le jour que pour la forme, mais leur seule existence crée un espace pour des revendications éventuelles. Puis au lendemain de la révolution cubaine, l'Alliance pour le Progrès est vite recyclée par les élites locales et Washington en une stratégie contreréformiste. Le système de domination est à ce point rigide et fragile que toute contestation, même mineure, le remet en question et paraît faire partie d'un complot subversif. Qui plus est, toute grève ou revendication n'a de chance d'aboutir dans ce contexte que si elle mobilise des secteurs divers (syndicats, organisations étudiantes, Église, etc.), ce qui en accentue le caractère subversif. Il aurait été opportun ici de recourir à la notion de "despotisme réactionnaire".

L'Amérique centrale serait-elle donc condamnée à la dictature? L'exemple costaricain montre que la démocratie et les réformes sociales y sont possibles, mais aussi qu'elles supposent une longue incubation. Pérez-Brignoli rappelle qu'au XIXe siècle, l'introduction du café au Costa Rica se fait dans des conditions permettant à tous les groupes d'espérer améliorer leur position respective et ce que la démocratie doit à l'institutionnalisation de cette compétition entre les agents économiques. Mais ces conditions avaient elles-mêmes été mises en oeuvre auparavant. Dès la fin du XIXe siècle, le Costa Rica se démarque véritablement de ses voisins: par des programmes d'éducation qui font que les analphabètes ne sont plus que 40% vers 1900; par des élections honnêtes dès 1889, par l'extension subséquente du suffrage et des campagnes électorales ouvertes; par un épiscopat éclairé. L'élucidation des raisons de ce succès contribuerait beaucoup à faire avancer notre compréhension de ce qui fonde l'émergence de pratiques démocratiques. L'auteur met en valeur une culture politique faite de tolérance, le rôle de certaines personnalités (J. Figueres, R. Facio, Mgr. Sanabria) qui savent interpréter les luttes collectives. Au lieu de combattre le communisme par la répression de ceux qui le promeuvent ou qui pourraient bénéficier des progrès qu'il préconise,

on cherche à le doubler par des pratiques encore plus progressistes. La démocratie est inséparable d'une propension aux réformes de la part des élites au pouvoir. Ailleurs, les réformes sont selon les moments anathème ou pure rhétorique. L'enjeu des luttes politiques n'y est pas le gouvernement mais l'État comme système de domination.

Le versant externe n'est pas négligé, même s'il occupe une place secondaire, celle qui lui revient lorsqu'on ne fait pas intervenir l'impérialisme comme un *deus ex machina*. Les puissances étrangères n'ont marqué le destin de l'Amérique centrale que parce qu'elles pouvaient trouver des alliés internes et manipuler à leur avantage les conflits au sein des élites. Leurs ingérences ont cependant exacerbé ces querelles en détournant les belligérants du dialogue et du compromis. Les appuis extérieurs en vinrent à compter plus que les soutiens intérieurs. Pour son malheur, l'Amérique centrale a toujours été perçue en termes géopolitiques et stratégiques, en fonction de routes maritimes, d'ambitions et de rivalités entre puissances navales. Encore là, elle a été davantage un miroir qu'une autre chose, victime du plus grand mépris: n'apparaissait-elle pas comme le modèle des "républiques bananières"? En des termes mesurés, l'auteur ne se prive pas de critiquer la politique centre-américaine des États-Unis, d'hier et d'aujourd'hui, c'est-à-dire leur disposition à subordonner les changements admissibles dans la région à leur lecture de leurs intérêts stratégiques.

Cet ouvrage de Pérez-Brignoli montre bien qu'on peut éclairer un débat au moyen d'un petit livre écrit dans une langue simple, accessible à tous. Les sympathies de l'auteur se portent vers la voie intermédiaire, ce "middle road" qui n'aura sa chance qu'au Costa Rica, son poste d'observation depuis plus de 15 ans. On ne peut que partager sa position à l'effet que la paix n'est possible et durable que si elle est fondée sur une stratégie de coexistence sociale plus équitable pour chacun.

L'ouvrage de James Dunkerley est en revanche un pavé, fruit de trois ans d'écriture et de la technologie du traitement de texte. La bibliographie et les notes sont tout aussi impressionnantes et riches que le texte. On a l'impression que l'auteur a lu et a assimilé toute l'information disponible. A l'écoute des spécialistes centre-américains pour qui il a le plus grand respect, il a mis sa sensibilité de gauche et sa solide culture politique au service d'une interprétation de la dynamique régionale, laquelle est agrémentée de recours à des rapprochements et à des comparaisons avec d'autres situations latino-américaines. Cela nous vaut un livre sur l'Amérique centrale pour elle-même et non pour ce qu'elle représente pour le "Colosse du Nord". Deux thèmes parcourent l'oeuvre. Le couple unité/diversité le fait s'interroger sur le caractère cohérent de cet ensemble baptisé "Amérique centrale": jusqu'à quel point les cinq nations constitutives participent-elles d'un schéma commun à la région et en quoi la trajectoire empruntée par chacune des nations représente-t-elle seulement une variante ou est-elle spécifique? L'opposition continuité/rupture lui sert d'axe pour juger de la profondeur des changements, souvent qualifiés de "révolutionnaires" par les témoins comme par les analystes. Les cinq premiers chapitres exposent les processus régionaux entre 1820 et 1980. Les deux tiers de l'ouvrage sont ensuite consacrés à reconstituer l'évolution politique dans chacun des pays centre-américains depuis 1950.

Les chapitres consacrés aux régions sont d'une remarquable richesse. L'interprétation prend appui sur une accumulation de faits précis, éclairants, significatifs. L'érudition ne tourne jamais à vide. Elle est mise au service d'une analyse qui garde constamment l'intérêt du lecteur. Ainsi, pour faire ressortir l'homogénéité sociale du Costa Rica, il rappelle opportunément que cette province était à ce point pauvre que les gouverneurs coloniaux devaient travailler la terre, que 23 des 28 signataires de l'acte d'Indépendance étaient apparentés, que les trois-quarts des présidents à s'être succédé sont les descendants de deux conquérants. Les détails pullulent, à la fois amusants et instructifs, jamais banals: Ubico garde le contact avec les chefs locaux grâce à la radio et à la moto; Carías interdit l'importation de bâtons de baseball; l'élite costaricaine doit aller étudier à l'étranger, en raison de la fermeture de l'unique université, entre 1888 et 1940.

Dunkerley consacre de bonnes pages aux facteurs qui expliquent pourquoi la nation centre-américaine n'a pu se cristalliser, aux conséquences politiques de l'introduction du café, à la conjoncture ouverte vers 1945 et aux inégalités croissantes qui se manifestent depuis 1950. Il pratique (sans s'en réclamer) un marxisme ouvert - aux antipodes d'une vulgate doctrinaire - dans lequel les rapports entre l'économique, le social et le politique ne sont jamais à sens unique. Tantôt c'est l'économique qui commande, tantôt c'est le politique. C'est ainsi qu'il explique les dictatures guatémaltèques par la nécessité de contrôler les migrations de dizaines, puis de centaines de milliers de travailleurs agricoles. Si le système domanial salvadorien est le plus englobant de la région, c'est aussi que les *finqueros* vivaient parmi leurs travailleurs. Le café eut un impact contrasté et fut davantage un facteur de différenciation nationale que d'unification régionale.

Le contexte externe est loin d'être décisif: les deux moments de rupture, vers 1945 et en 1979, ces "windows of opportunity", découlent certes d'une situation internationale inhabituelle, mais, à l'époque, seuls le Guatemala et le Costa Rica, le Nicaragua récemment, purent en tirer parti pour engager des réformes majeures, démontrant l'importance des facteurs locaux. Les pages (169-219) que l'auteur consacre aux contradictions d'une croissance multiforme, entre 1950 et 1980, sont parmi les meilleures. Elles reconstituent l'ampleur des transformations économiques et sociales qui ont brisé la paysannerie sans faire naître un prolétariat. Une "économie populaire" a germé dans les *tugurios*. Elle a uni les pauvres sans égard à leur statut, d'ailleurs fluide. De nouveaux alignements sociaux ont pris forme. La contraction au tournant de 1980 a stimulé le conflit politique, elle ne l'a pas créé. Mais lorsque celui-ci se transforme en lutte armée, le climat économique est à ce point dégradé que les possibilités de solutions tactiques en sont réduites. De plus, l'oligarchie conserve une capacité de véto en matière économique.

Les chapitres consacrés aux nations sont tout aussi fouillés. Ils font ressortir la diversité des réponses opposées à des défis communs, liés au développement, à la démocratie, à la souveraineté, d'autant plus communs qu'ils concernent des entités voisines en constante interaction, soumises aux effets des migrations transfrontalières (particulièrement celles d'opposants qui utilisent les zones limitrophes comme sanctuaires), des ingérences croisées, très vulnérables aux pressions et interventions externes. Les événements locaux

acquièrent facilement une résonance régionale. L'impact régional de la révolution sandiniste n'est pas sans rappeler celui de la "révolution libérale", un siècle plus tôt.

Dunkerley offre de l'expérience sandiniste une évaluation critique bien que bienveillante. Il retrace avec beaucoup d'à-propos ce qu'avait d'original le Nicaragua somociste afin de comprendre comment la guérilla put y triompher après vingt années d'échecs sur le continent. Sa présentation du "sandinisme au pouvoir" - jusqu'au début de 1987 - fait une large place aux arguments de l'administration Reagan et des critiques libéraux, pour en démontrer le caractère fallacieux ou unilatéral. Chemin faisant il fait ressortir les défauts, les déformations d'un processus mis sous pression par une politique U.S. inique, mais compréhensible, par une "stratégie de la tension". Les pressions externes ne furent pas étrangères du fait que la révolution sandiniste conserva, jusqu'en février 1990, son caractère "transitoire", sans qu'on puisse définir ce vers quoi elle se dirigeait, une situation plutôt inédite si on la compare avec d'autres révolutions issues d'une lutte de "libération nationale".

Le cas salvadorien apporte un démenti à la théorie des dominos. El Salvador n'est pas le Nicaragua. Son originalité est mise en lumière, notamment le radicalisme de la classe ouvrière et une plus profonde immersion sociale de la guérilla. Celle-ci lutte sur un terrain très défavorable; elle affronte une armée soutenue à bout de bras par les États-Unis et une oligarchie puissante, opposée au réformisme d'un Duarte impuissant. Les perspectives de succès d'une voie révolutionnaire apparaissaient mauvaises en 1987: l'impasse n'est pas moins grande en 1991. La démocratie demeure, après deux élections, tout aussi fantasmagorique. La question nationale (ou le problème "indien") est ce qui distingue le Guatemala, mais aussi la bourgeoisie la plus rétrograde de l'isthme, déterminée à empêcher que le pays ne renoue avec "ces dix ans de printemps sur la terre de la tyrannie éternelle" auxquels l'"Opération Succès" vint mettre fin en 1954 en inaugurant une politique de terreur administrée à fortes doses. L'"État-garnison" dispose d'une marge d'autonomie inhabituelle dans la région. À défaut de pouvoir trancher le noeud gordien, faudra-t-il attendre qu'il s'effiloche, se demande l'auteur. Les chapitres sur le Honduras et le Costa Rica sont peut-être les moins réussis du lot, sans doute parce que les situations, moins polarisées, sont moins susceptibles d'un traitement qui excelle dans l'élucidation des antithèses. Le lecteur aurait néanmoins tort de les escamoter, car ils recèlent une analyse tout aussi généreuse de détails que les précédents.

Un seul regret à formuler: l'absence d'une conclusion au terme d'un ouvrage de près de 700 pages (qui en valent 1 000 eu égard à la typographie utilisée). Une postface de cinq pages ne peut en tenir lieu. Peu de lecteurs auront eu la patience de lire l'ouvrage au complet. Beaucoup se limiteront à parcourir des chapitres particuliers. La rédaction aurait dû être plus léchée. L'analyse aurait gagné à être plus ramassée. Le traitement de texte ne dispense pas les auteurs de s'imposer une discipline, de rechercher les formulations qui soient à la fois plus claires et plus concises. Le livre de Dunkerley aurait été encore plus complet et plus impressionnant. Il aurait été en outre plus accessible au lecteur non spécialiste.

Cela dit, ces deux ouvrages constituent les meilleures introductions à l'Amérique centrale. Ils se complètent en étant différents tant par la structure, le propos, l'ampleur tout en se rejoignant au niveau des leçons que propose leur analyse des causes de la crise centre-américaine. A la différence de beaucoup d'autres ouvrages parus depuis dix ans, ils devraient être utiles tout au long de la présente décennie. Personne ne pourra écrire sur l'Amérique centrale sans les avoir lus et sans s'y référer.

JUNE E. HAHNER

Emancipating the Female Sex: The Struggle for Women's Rights in Brazil, 1850-1940

Durham and London: Duke University Press, 1990. XVII + 301 pp.

DAVID M.K. SHEININ, Trent University

This is one of several important new studies on the roles of women in nineteenth and twentieth century Latin America. In her examination of women's rights activities over a century of Brazilian history, June E. Hahner joins Verena Stolcke, Marifran Carlson, K. Lynn Stoner, Donna Guy and others in reworking our understanding of how women shaped Latin American society. Hahner is out to shatter myths. She criticizes that of the stereotypical Brazilian patriarch, surrounded by slave concubines, a servile wife, and submissive children. In a rich, and well-researched narrative, Hahner reveals a long and previously obscure tradition of activism and struggle for the rights of women. But in one important respect this monograph is disappointing. Hahner notes the importance of class, race, regional, and other distinctions in the writing of women's history. Yet, for the most part, she confines her study to the fight for suffrage and other class--and race-specific rights by a small handful of upper class women in cities. In a field that calls for innovative techniques to cross class and race barriers, Hahner adopts a research and writing methodology that is both traditional and limiting.

For middle and upper-class Brazilian women, teaching and the press proved early means of expressing independence and dissent. Through the late nineteenth century women came to dominate the poorly paid teaching posts of the nation's primary school classrooms. In an early expression of the right of women to a career, Francisca Diniz, publisher of the mid-nineteenth century newspaper *O Sexo Feminino*, celebrated women teachers. Diniz and others maintained that teaching drew on women's "maternal" qualities. They advocated "separate" occupations for men and women based on the different abilities and interests of the sexes. While in the United States the movement for the abolition of slavery was tied closely to groups supporting women's rights, in Brazil the role of women in the abolitionist struggle was secondary. Women helped raise funds for abolition and attended related social functions, but rarely organized political activities or engaged in public debates. According to Hahner this secondary role enhanced the image of self-